LES MARTYRS DES CARMES

Au début de la Révolution française, voulant réorganiser l'ensemble du pays, les constituants s'attaquent aux structures de l'Église de France. Après toute une série de mesures (nationalisation des biens du clergé, suspension puis interdiction des vœux religieux et évacuation des monastères) la **Constitution civile du clergé** est votée le 12 juillet 1790. Ce texte supprime un certain nombre de diocèses pour n'en laisser qu'un par département, décide que les évêques et les curés sont élus par tout le corps électoral, croyants ou incroyants ; les liens avec le Pape sont pratiquement coupés. Devant l'opposition de la quasi-totalité des évêques et d'une bonne partie du clergé que suivent leurs paroissiens, les constituants décident que tous les prêtres occupant un poste doivent prêter serment de fidélité à la constitution. En début 1791, plus de la moitié de ceux-ci, par fidélité au Pape et à l'Église, refusent ce serment ils sont qualifiés de « réfractaires » (mot infamant à l'époque). En avril 1791, le Pape, en deux brefs, condamne la constitution civile du clergé, et un an après excommunie les prêtres jureurs. Les mesures antireligieuses se succèdent de plus en plus draconiennes : interdiction du costume religieux, déportation des prêtres réfractaires (27 mai 1792), mais Louis XVI oppose son veto à ce dernier décret.

Pour protester contre ce veto, les révolutionnaires envahissent le 10 août 1792 le palais des Tuileries et déposent le Roi. Dès le lendemain matin les premiers prêtres réfractaires sont arrêtés et enfermés dans l'église des Carmes. Pendant tout le mois d'août les arrestations se poursuivent avec internement aux Carmes, à l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, au séminaire de Saint-Firmin et à la prison de La Force.

Aux Carmes, ils sont enfermés dans l'église à plus de 200 avec, au début, interdiction de parler entre eux, sans moyens de couchage ni droit de sortie, en dépit de la chaleur qui règne à cette période. Au bout de quelques jours, le régime de détention est adouci, les détenus reçoivent des matelas apportés par des fidèles, ils ont droit de se parler, ils en profitent pour organiser leur vie entre la prière collective, l'oraison individuelle ou les lectures pieuses. Mais ils n'en restent pas moins l'objet des injures de leurs gardiens présents jour et nuit dans la nef. Une ou deux fois par jour, on les autorise à sortir dans le jardin, par mesure sanitaire pour éviter des épidémies qui se propageraient dans le quartier.

Le 2 septembre 1792, la sortie du matin est annulée, celle de l'après-midi est retardée jusque vers trois heures. Dans le jardin une partie des prêtres se rend comme à l'accoutumée à l'oratoire de la Vierge, pendant que les autres se promènent par petits groupes. Une demi-heure plus tard des forcenés pénètrent dans le jardin, tuant à coup de feu ou de sabres les prêtres qu'ils rencontrent ; quelques-uns s'échappent en escaladant les murs. Peu après arrive un responsable de l'administration révolutionnaire du quartier qui fait rentrer les survivants dans l'église parce que « ce n'est pas comme cela qu'il faut agir ».

On reprend alors les exécutions en faisant sortir les prêtres deux par deux jusqu'au pied de l'escalier où des tueurs les massacrent à l'arme blanche. Un des révolutionnaires dira, parlant des morts : « Ces gens se rendaient à la mort comme on se rend à des noces. »

Par compassion quelques gardes nationaux réussissent à cacher des prêtres et à les faire évader. En fin de journée, le commissaire fait épargner les quelques survivants, et les ramène au siège de la Section révolutionnaire. C'est par les évadés et les épargnés que l'on connaît le détail des événements.

Aux Carmes il y a eu 110 victimes (dont trois évêques et un laïc qui a volontairement voulu partager le sort des prêtres et religieux).

Le même jour et le lendemain d'autres prêtres et laïcs qui déclarent vouloir partager le sort des prêtres avec lesquels ils sont internés, sont massacrés à l'Abbaye Saint-Germain-des Prés (23), au séminaire Saint-Firmin (77) et à la prison de la Force (3).

Au total 3 évêques, 205 prêtres, religieux et diacres et 5 laïcs, subissent le martyre.

Les années suivantes de nombreux autres prêtres, des religieuses et des fidèles qui les ont accueillis, sont mis à mort dans toute la France et surtout à Paris, pendant la Terreur de 1794, sur décision du Tribunal révolutionnaire. Parmi ces victimes, les carmélites de Compiègne qui ont fait de ces morts acceptées des morts offertes, triomphe de l'esprit sur le totalitarisme ; elles reposent dans les fosses communes du cimetière de Picpus.

En 1926, 191 des victimes des massacres de septembre 1792 ont été béatifiées, comme martyrs témoins de leur foi et de leur fidélité (les 22 autres ont été différés « jusqu'à ce que les preuves soient fortifiées »).

Saint-Joseph des Carmes

C'est en 1611 que s'installent ici les premiers Carmes déchaussés arrivant en France. L'église, la première dédiée à saint Joseph à Paris, est consacrée le 21 décembre 1625.

Saisi par les révolutionnaires, le couvent est transformé en prison à partir de 1792. En 1797 une carmélite, la mère de Soyecourt, rachète l'église et le cloître, pour y installer ses religieuses. En 1841, les carmélites vendent l'ensemble du couvent à l'archevêque de Paris.

Simple, cette église est un témoignage de l'unité de l'Église autour du pape et du Concile de Trente. Elle est rectangulaire avec une abside (derrière le Maître-autel) et une coupole (la deuxième construite à Paris). Au chevet, un campanile de style florentin.

VISITE

La nef et les chapelles :

3 évêques, 149 prêtres et religieux et 8 laïcs ont été enfermés dans la nef par les révolutionnaires du 11 août au 2 septembre 1792, date à laquelle ils ont été massacrés dans le jardin du couvent.

- La deuxième chapelle à gauche en entrant est dédiée à **saint Jacques, saint Louis et saint Dominique** ; peintures XVII^e : scènes de la vie de *saint Jacques*, de *saint Dominique* et de *saint Louis*.
- En face, à côté de la chaire, **chapelle des bienheureux martyrs des Carmes**. Elle a conservé ses peintures d'origine : *Couronnement de la Vierge, saint Michel, saint Gabriel et saint Raphaël*. Au-dessus de l'autel, *les bienheureux martyrs* (1930).
- Dans le transept droit, **chapelle Sainte-Thérèse**. Au-dessus de l'autel le Christ présentant les instruments de la Passion à sainte Thérèse et à saint Jean de la Croix ; sur le devant d'autel, fuite de sainte Thérèse enfant voulant aller convertir les Maures. Le confessionnal donne accès à la chaire.
- À droite du chœur, la **chapelle Sainte-Anne** peintures XVII^e : les quatre *évangélistes*, et *scènes de la vie de la Vierge*.
- Les peintures de la **coupole** représentent le prophète Élie enlevé au ciel ; et différents épisodes de sa vie. Sur la frise de l'entablement les Béatitudes. En dessous : quatre épisodes de la vie de l'ordre des Carmes.
- Entre les colonnes du **Maître-autel**, *la présentation au Temple* (XVII^e), au fronton le Père Éternel entouré d'anges et de nuages. À gauche de l'autel Élie, et à droite sainte Thérèse, les portes en bois sculpté du XVII^e font communiquer l'église avec l'abside, actuellement chapelle du séminaire.
- Dans le transept droit la **chapelle de la Vierge** : autel selon des plans du Bernin, statue de *la Vierge à l'enfant* d'Antonio Raggi, d'après un modèle du Bernin. C'est par cette chapelle et la sacristie attenante que les prêtres ont été conduits dans le jardin.

Le jardin

L'escalier des martyrs : c'est au pied de ces marches que les martyrs ont été massacrés. Leurs corps étant entassés à l'emplacement marqué par la croix.

La crypte

Elle est partagée en trois :

- la **crypte des inhumations** où reposent les restes de plusieurs religieux et des carmélites dont la mère de Soyecourt ;
- la **crypte des martyrs** où sont déposés les restes d'une partie des prêtres victimes des massacres de septembre 1792. Ils ont été retrouvés à la fin du XIX^e siècle dans un puits du jardin ;
- la **crypte Ozanam** où se trouve son tombeau.